

Travail : amour fou ou droit à la paresse

Vous voulez vivre mieux ? Travaillez plus, faites des heures supplémentaires, créez votre entreprise, dit-on à droite. Il faut être mieux payé, et que l'Etat crée des emplois, répond-on à gauche.

Tout le monde court après le travail. Et que constate-t-on ? Le travail devient infernal ! De plus en plus de gens qui ont un travail doivent coucher à la rue. Certains travailleurs se suicident parce qu'il y a quelque chose d'insupportable dans ce qu'on leur impose au travail. Et comme il est triste, affligeant, de voir ces travailleurs pleurer en déclarant qu'ils aimaient leur travail, leur entreprise, qu'ils lui ont donné leur vie, et qu'ils ne comprennent pas quand ils sont jetés à la rue.

Oui, la course au travail fait le chômeur. Car devant une telle demande, l'embauteur se sent fort au point d'exiger de la personne qu'il choisit qu'elle en fasse autant que deux auparavant. Cela fait donc un nouveau chômeur. Ce chômeur, c'est d'abord un inconnu, puis un jour c'est soi-même.

Plus on court après le travail, et plus la qualité du travail se dégrade. C'est la loi du marché, pour le travail comme pour des tomates. Plus on est nombreux à en demander, mieux le vendeur se portera, et moins bien l'acheteur.

On entend et on répète partout qu'il faut aimer le travail. Mais il y a travail et travail. Des artistes, des chercheurs, des artisans ont de bonnes raisons d'aimer ce qu'ils font. Mais pour un nombre immense, le travail est une galère, une obligation, et parfois un calvaire. Sauf que ça ne se dit pas. Ce qui doit se dire, c'est qu'on aime son travail.

En un siècle, la productivité a été multipliée par 20 ou 30. Ce qui veut dire qu'en chaque heure de travail, on réussit à nous faire produire trente fois plus. Or la population n'a pas été multipliée par trente. Nos ventres et nos besoins non plus. On produit donc énormément de choses, très facilement, grâce à cet amour du travail qu'on nous a inoculé. Et l'on a bien du mal à vendre ces tonnes de produits. Voilà le fondement de la crise.

On ne produit pas pour satisfaire des besoins, sinon on revendrait pour pas cher à l'intention des

milliards d'humains qui manquent de l'essentiel. Non, on ne produit que pour tirer du profit.

Et si nous nous trompions complètement ? Et si nous cessions de réclamer du travail ? Même si cela semble illogique, imaginons que l'on exige que le travail diminue au lieu d'en demander plus. Qu'on exige que les travaux manuels les plus durs soient répartis avec les intellectuels. Ils nous trouveraient vite les moyens d'alléger les difficultés. Qu'on fasse faire les travaux bureaucratiques assommants par des manuels : ils trouveront qu'on peut se passer de la moitié.

Qu'on exige ensuite que ceux qui ont un travail en fassent moins, et que ceux qui nous emploient soient forcés à accepter d'embaucher ceux qui n'ont pas de travail. L'on cesserait de voir les travailleurs se jalouser en permanence pour le travail. Et la dureté de la vie reculerait pour tous.

Qu'on oblige à fabriquer des objets simples : c'est un gâchis de bourrer nos appareils de technologies que l'on n'utilise jamais. C'est un autre gâchis de fabriquer des choses qui durent de moins en moins longtemps. Qu'on cesse enfin de produire des choses nuisibles (armes, pesticides...) ou inutiles (luxes). L'on aura alors moins besoin des montagnes de publicité, du marketing, de tous ces métiers parasites !

Cela fait déjà 6 manières de diminuer le travail. On pourrait sérieusement envisager ne plus avoir à travailler que trois heures par jour.

Alors, enfin, le travailleur aujourd'hui pris par une folle passion pour le travail commencerait à découvrir qu'une autre vie existe : pour soi et pour les autres, avec les siens et avec les autres. Ne serait-ce pas plutôt cette voie qu'il faudrait explorer si l'on veut, enfin, changer la vie ?